



HAL
open science

Diffusion des modes de vie et brouillage des types architecturaux : une interrogation actuelle de la typologie

Daniel Pinson D. Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson D. Pinson. Diffusion des modes de vie et brouillage des types architecturaux : une interrogation actuelle de la typologie. J.-C. Croizé, J.P. Frey et P. Pinon. Recherches sur la typologie et les types architecturaux, L'Harmattan, p.239-254, 1991, 2-7384-0903-2. hal-01128730

HAL Id: hal-01128730

<https://hal.science/hal-01128730>

Submitted on 10 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Table ronde internationale: ACTUALITE DE LA TYPOLOGIE ARCHITECTURALE
16 et 17 Mars 1989

Daniel Pinson, Ecole d'Architecture de Nantes

DIFFUSION DES MODES DE VIE ET BROUILLAGE DES TYPES ARCHITECTURAUX; UNE INTERROGATION ACTUELLE DE LA TYPOLOGIE.

Dans cette communication, je me propose d'interroger la typologie comme outil de connaissance pour l'architecture, en particulier celle de l'habitat, de voir les conditions de son transfert à la conception et à la production et enfin de mesurer la place du critère socio-spatial dans l'élaboration typologique en matière d'architecture de l'habitat.

Le premier point s'intéressera à la typologie comme méthode et la situera dans le cadre d'un processus historique de production de la connaissance qui fait du type, au XIXème siècle et au début du XXème, la forme modale privilégiée des sciences naturelles et des sciences sociales, en particulier de la sociologie. Je ferai alors l'hypothèse que cet antécédent théorique a inspiré le regain d'intérêt pour la typologie architecturale.

Le second point envisagera la manière dont, au XXème siècle, la typologie et ses résultats ont pu être transférés dans la gestion sociale et la production de l'habitat par le moyen de ce qui sera appelé la typification. Sur ce plan, on s'interrogera sur les modalités de passage d'un outil cognitif, la typologie, à un outil opérationnel, la typification, la validité d'un tel passage et les questions qui peuvent naître sur l'outil cognitif à partir de la mise à l'épreuve de l'outil opérationnel.

Enfin, le dernier point aura pour préoccupation essentielle la place que peut tenir, dans la construction typologique, le critère socio-spatial, en particulier pour ce qui a trait à l'habitat. Dans un premier temps et ce en relation avec deux recherches empiriques conduites sur des espaces domestiques contemporains (habitat ouvrier en Basse-Loire et habitat populaire moyen au Maroc) (1), j'essaierai de montrer l'importance de la prise en compte du critère socio-spatial, ou dit autrement, des pratiques domestiques en oeuvre dans l'espace, pour comprendre l'engendrement du dispositif spatial et ses effets en retour. Cette façon de voir me conduira à préciser la nature des outils appropriés à la saisie des données pour la construction des types, en particulier le relevé d'espace habité. Dans un deuxième temps, et toujours sur la base des conclusions issues des deux recherches précédemment mentionnées, je montrerai la difficulté de construction des types dans un contexte culturel global, marqué à l'échelle intra et international, par la diffusion des modèles culturels, leurs interférences et les conséquences qu'elles induisent au niveau architectural, en particulier la "confusion" des dispositions spatiales, mettant en avant les variations structurelles au détriment des éléments de répétition et de régularité. De cette manière, ce constat du métissage des modèles culturels, du "brouillage" des types domestiques, nous ramènera aux limites de la typologie, sinon comme outil cognitif, en

tout cas comme instrument approprié à la conception et à la production de l'habitat.

LA TYPOLOGIE : QUESTIONS SUR L'OUTIL.

*situation et validité scientifique de l'outil
-le classement par simplification.

On a souvent considéré le classement comme une modalité d'approche du réel ayant fait son apparition avec la science du Siècle des Lumières. En réalité, cette idée est apparue bien avant dans la pensée occidentale, avec Aristote (2), mais il est exact que la classification constitue au XVIIIème siècle un mode d'appréhension du réel particulièrement prisé des sciences naturelles, comme le rappelle très justement Philippe Panerai (3) : "Botanique, zoologie, minéralogie, le type est d'abord lié à l'idée de classement. Il est l' "individu" , animal ou végétal, d'après lequel le naturaliste décrit l'espèce, en même temps que l'énoncé de ses caractéristiques."

Dans la procédure de classement, le savant cherche, dans la somme des individus qui se présentent à lui, ce qui constitue une généralité, une répétition de traits communs, partagés par des groupes à l'intérieur de cette somme d'individus. Au delà des illusions de l'apparence, il cherchera des traits fondamentaux, quelquefois cachés, qui révéleront une parenté profonde au delà de différences considérées comme secondaires.

Du classement animal, botanique et minéralogique au classement du genre humain, la voie est toute tracée. En fondant la sociologie comme science sociale, à l'exemple des sciences de la nature, Dürkheim a aussi cette préoccupation de construire des "types sociaux". Cette idée occupe une place importante (tout un chapitre, le quatrième) dans "Les règles de la méthode sociologique" (1895) (4). Ainsi la classification constitue-t-elle un moment essentiel dans les "règles relatives à la constitution des types sociaux". Elle opère par la réduction à quelques "caractères pertinents" et conduit à l'établissement d'une "morphologie sociale".

La filiation de cette procédure avec les sciences naturelles est explicitement soulignée par Dürkheim : "Il y a donc des espèces sociales pour la même raison qui fait qu'il y a des espèces en biologie." Dürkheim note toutefois ce qui en fait la différence : "la force des habitudes héréditaires" chez l'animal fixe ses "caractères spécifiques" , tandis que la société humaine est soumise à des "variations individuelles" . Cette particularité inspire à Dürkheim le sentiment que les "espèces sociales" , vu leur "complexité" étendue, se réduisent difficilement à un "type spécifique" et "au delà des caractères les plus généraux et les plus simples ne présentent pas de contours aussi définis qu'en biologie." (5)

Nous reviendrons sur cette intuition de Dürkheim qui relativise notablement la procédure de construction des types sociaux.

-l'évacuation du complexe et du singulier.

Au demeurant, la méthode qu'il préconise procède par sélection de caractères essentiels et consécutivement, par amputation de caractères dits secondaires. Il faut ainsi substituer aux "faits vulgaires" des "faits décisifs et cruciaux". En effet, "plus les caractères qui serviront de base à la classification seront nombreux, plus aussi il sera difficile que les diverses manières dont ils se combinent dans les cas particuliers présentent de ressemblances assez franches et des

différences assez tranchées pour permettre la constitution de groupes et de sous-groupes définis". Il y a donc nécessité d'un "trialoge" et la démarche adoptée est bien celle qui domine le rationalisme du XIXème siècle: elle consiste à réduire le complexe en simple.

Toutefois ce simple n'a rien à voir avec l'individualité; il est plutôt assimilable à l'élémentarité, et l'on peut considérer que cette façon de voir n'est pas sans emprunter à l'approche de la physique classique: "La physique classique, dit ainsi Edgar Morin, avait cherché à localiser, définir, mesurer et dans ce sens individualiser les unités élémentaires insécables et isolables. Mais ces unités élémentaires, identiques les unes aux autres, n'avaient dans cette optique, ni originalité, ni singularité, ni autonomie: leur individualité se réduisait à l'indivisibilité." (6)

Or aujourd'hui, c'est bien cette réduction qui fait problème, et non pas la classification en elle-même (à moins qu'elle ne puisse résulter que de cette procédure de réduction). En effet la réduction semble effectivement une procédure particulière à la science du XIXème, alors que la classification constitue une modalité beaucoup plus ancienne et universelle (ce que Claude Lévi-Strauss a appelé "la pensée sauvage" ou la "science du concret") (7). Selon Ilya Prigogine et Isabelle Stengers (8), les "présupposés de la science classique ... s'articulent autour d'une conviction centrale : la conviction que "le microscopique est simple", régi par des lois mathématiques simples. Ce qui veut dire que la tâche de la science est de dépasser les apparences complexes et de ramener (au moins en droit) la diversité des processus naturels à un ensemble d'effets de ces lois."

On le sait, la science contemporaine est en train de rompre avec cette vision de la "nature automate", de la "géométrie déifiée" (8), auquel la construction du type, qu'il soit sociologique ou architectural, empruntait et emprunte sans doute encore largement son modèle. Désormais une "nouvelle alliance" (J. Monod) émerge, qui réconcilie la philosophie et la science dont Kant avait légitimé la séparation, donnant au savant le "monde phénoménal", pour réserver la réflexion de sa discipline au "monde nouménal". (9)

Les nouvelles sciences, la biologie en particulier, ont fait tomber le déterminisme pesant qui fondait non seulement les sciences de la nature, mais légitimait aussi la domination de leurs méthodes sur les sciences sociales. "Au niveau macroscopique comme au niveau microscopique, disent en conclusion I. Prigogine et I. Stengers, les sciences de la nature se sont libérées d'une conception étroite de la réalité, qui croit devoir nier dans ses principes la nouveauté et la diversité au nom d'une loi universelle immuable... Elles sont désormais ouvertes à l'imprévisibilité, dont elles ne font plus le signe d'une connaissance imparfaite, d'un contrôle insuffisant." (10)

-les limites de la typologie

L'intuition de Durkheim, signalée plus haut, sur l'analogie trompeuse entre type social et type biologique redevient ainsi d'une complète actualité. Associée par ailleurs à une curiosité qu'il a manifestée pour "les formes primitives de la classification" (11), prolégomènes du développement de Lévi-Strauss sur la "pensée sauvage", cette intuition redonne toute son importance à la complexité, à l'individuation et fixe ses limites à la démarche nivellante de construction du type. Celle-ci évacuait des différences peut-être pas aussi inessentiels qu'il y

paraissait avec le regard légiférant et réducteur de la science classique.

Complexité et individuation constituent en effet deux dimensions fondamentales des sociétés humaines et de leurs établissements (les espaces habités). Elles nécessitent un regard différent de celui que la science classique (et le type comme produit de sa démarche) a jeté sur la "nature automate", réduite à quelques phénomènes compréhensibles par quelques lois mathématiques ("le boulet de canon dans le vide"). Si la nature est plus incertaine qu'on ne le croyait, plus inattendue, la société l'est aussi et encore plus, produisant de l'autonomie, de l'auto-organisation.

Edgar Morin, dans son ambitieux système éco-bio-sociologique a mis en évidence cette force de l'auto-organisation et la place croissante qu'y tenait l'individuation: "L'individu n'est pas le spécimen singulier d'un type général, c'est l'accomplissement concret d'un processus d'individuation... L'ancienne conception de l'espèce faisait de celle-ci un terme général dont les principes et les règles s'appliquent à l'ensemble des individus lui appartenant. La nouvelle conception de l'espèce issue des progrès de la génétique et de la biologie moléculaire lie général et singulier en mettant l'accent sur la singularité générique. Le générique est singulier parce qu'il est perpétuteur et perpétueuse de singularité. Les gènes constituent un capital et une source de singularités et c'est pourquoi le génos porte en lui un principe d'individuation." (12)

Ce qui concerne l'être biologique en général, l'est encore plus pour l'être humain. Laissons poursuivre E. Morin: "La différence individuelle s'accroît avec l'évolution des êtres polycellulaires... Dans l'espèce Homo Sapiens, les différences de tous ordres, d'individu à individu sont extrêmement fortes, y compris dans des isolats extrêmement clos, beaucoup plus fortes que les différences statistiquement établies entre ethnies et races... Dire singularité, c'est dire du même coup originalité, voire unicité. C'est dire en même temps différence d'un individu à un autre, différence/écart par rapport à un type moyen ou idéal." (12)

Cette réhabilitation de l'individualité comme dimension irréductible à l'unicité et à la répétitivité questionne bien entendu la procédure typologique. Sans nécessairement la mettre totalement en cause, elle fixe toutefois ses limites exactes en donnant à la variabilité une importance peut-être pas moins grande qu'à la notion de régularité, qui constitue le filtre d'observation principal dans la construction typologique. Cette question est rendue encore plus brûlante en fonction de deux facteurs indépendants (mais qui peuvent se recouper) et que mon engagement dans deux recherches sur l'habitat, mentionnées plus haut, ont mis en évidence. J'y reviendrais plus loin. D'abord l'exigence problématique et méthodique qui vise à comprendre l'espace comme donnée matérielle et contenant de pratiques domestiques, combinatoire anti-simplificatrice. Ensuite le constat effectué d'une labilité des structures sociales qui accélère les échanges culturels et l'émergence de l'individualité. Celle-ci paraît plus un phénomène durable et profond que simplement conjoncturel. (13)

En conclusion de ce point, on est en droit de s'interroger sur la portée de l'outil typologique, quel que soit le domaine scientifique dont il relève d'ailleurs, mais sans doute encore plus pour celui des sciences sociales dans lesquelles nous incluons l'étude de ce produit de

l'invention humaine qu'est l'architecture. La construction du type résulte en effet d'une entreprise de réduction du réel, d'un processus de transformation d'un phénomène, apparaissant sous une forme complexe, à l'expression d'une essence simple, traduite dans quelques critères et lois qui le résumeraient. Il s'agit là d'une vision spécifique à la science classique, interprétant le monde, celui de la nature comme celui des hommes, comme une gigantesque machine dont l'homme est susceptible de se rendre maître dès lors qu'il en connaît les grands rouages cachés. Car le but de la science classique, on le sait, ne se limite pas à la connaissance du monde, elle vise aussi à le soumettre, à le modifier, à le transformer. C'est la finalité de la science, tant dans les sphères naturelle que sociale. Cette remarque nous conduira ultérieurement à voir comment le projet qui s'articule à l'élaboration typologique comme moyen de connaissance, consiste, dans le domaine de la production d'habitat, en la gestion sociale et spatiale des types dans la production du logement moderne. Et nous verrons aussi que, dans ce genre d'application, inspiré par la dynamique newtonienne, est oubliée la "logique du vivant" et son autonomie rebelle.

*la typo-morphologie italienne, le "fait urbain" entre art et science

Avant d'évoquer les applications typologistes, ce que j'appellerai la typification afin de les distinguer de la typologie, il est nécessaire de faire allusion plus précisément à la typologie architecturale. Cette dénomination évoque chez les architectes français une production théorique importée d'Italie. (14)

La typo-morphologie italienne a de fait inspiré beaucoup de contributions en France depuis les années 70. (15) Sans doute seront-elles enrichies et approfondies à l'occasion de cette Table Ronde. En réalité les auteurs de cette production théorique prolongent une démarche qui a eu des précurseurs illustres, en particulier français, comme Viollet Le Duc, maintes fois cité par Aldo Rossi (16). On pourrait en trouver d'autres, ce qui a déjà été fait (Durand (1801), dont parle Panerai (3), et peut-être plus anciens encore, Serlio et Le Muet (1623), dont parle Christian Devillers (17). Finalement, ces recueils et traités mettent en oeuvre la "raison" dans l'étude et le classement des édifices. La plupart du temps ils sont plus finalisés sur la production que sur la connaissance, même si, comme c'est le cas pour Viollet Le Duc, ils reconstituent un idéal-type moyen solidement construit sur des données archéologiques et historiques.

Le projet italien est lui aussi fondé sur la perspective de l'intervention; plus exactement, associé un moment à la "croissance zéro" (Bologne), il vise d'abord la conservation. Mais cette perspective est précédée d'une phase préparatoire, entièrement fondée sur la volonté d'une connaissance rigoureuse de la ville.

Pour faire le lien avec ce que j'ai dit auparavant du concept de type, j'avancerai l'hypothèse (peut-être déplacée, mais il faut savoir prendre des risques) que les principes d'analyses mis en oeuvre par les Italiens et particulièrement A. Rossi ont une inspiration à la fois Dürkheimienne et structuraliste. Il y a en effet un parallèle à faire entre la démarche de Dürkheim à la fin du XIXème siècle pour construire ce qu'il appelle une "morphologie sociale" et celle des Italiens pour appréhender la "morphologie urbaine", combinaison de "types architecturaux" comme les "types sociaux" sont constitutifs de la "morphologie sociale" dürkheimienne. L'analogie peut être étendue à l'usage auquel A. Rossi

procède du mot "fait urbain", équivalent quasiment exact du terme "fait social" élaboré par Dürkheim. (18)

Cette analogie ne s'établit qu'au niveau de la philosophie générale qui inspire la démarche des uns et des autres: elle est principalement puisée aux sources de ce qui fonde la conception scientifique dans le domaine des sciences sociales au XXème siècle, et le rationalisme dürkheimien en constitue sans doute une pierre essentielle.

Dürkheim n'est jamais cité par Rossi, mais au moins deux de ses élèves le sont: Marcel Mauss et surtout Maurice Halbwachs, dont l'ouvrage sur la "Mémoire collective" a manifestement impressionné Rossi qui ne le cite pas moins de onze fois et lui consacre même entièrement quelques pages. On peut penser aussi que la référence constante aux géographes français (Tricart, Chabot, Demangeon), confirme cette influence implicite.

Toutefois l'analogie s'arrête là. Le "fait social" est défini chez Dürkheim comme une chose, tandis que le "fait urbain" est considéré par Rossi, selon ses propres termes, comme "quelque chose qui le rend très semblable à l'oeuvre d'art". (19)

Au delà de l'influence de la science classique, peut-être du rationalisme Dürkheimien, qui anime un pan important de la démarche typologique italienne, vient s'ajouter l'apport structuraliste et, sur ce point, plusieurs références faites à Lévi-Strauss, dans "L'architecture de la ville", viennent le confirmer, notamment celle-ci: "Lévi-Strauss a replacé la ville à l'intérieur d'une thématique riche de développements originaux. Il remarque... que la ville a ceci de plus que les autres oeuvres d'art, qu'elle s'inscrit entre l'élément naturel et l'élément artificiel: elle est à la fois objet de nature et sujet de culture." (20) Cette référence à Lévi-Strauss précède un passage où Rossi considère que l'origine du fonctionnalisme architectural n'est pas sans filiation avec celui de l'anthropologue Malinowski. Il rejette ainsi la thèse selon laquelle les "fonctions résument les formes" dans l'architecture et l'urbain, et refuse la réduction du "type à un pur schéma de distribution". En évoquant par ailleurs la "complexité des faits urbains" et en soulignant les apports de l'école géographique française (Tricart, Chabot auxquels il associe Poète et Lavedan), Rossi insiste sur la dimension historique, culturelle et humaine du "fait urbain". Ainsi la ville est-elle "la chose humaine par excellence" (21); sa "forme", sédimentation historique, "s'inscrit dans notre expérience présente".

En intégrant à l'approche typo-morphologique cette dimension culturelle, cette complexité du fait urbain, Rossi contredit partiellement, à moins qu'il ne la complète ou la rééquilibre, la conception de la science classique qui fonde un pan entier de sa démarche et vise à isoler "l'élément simple comme partie d'un système plus complexe". (22) En ce sens la proposition théorique d'Aldo Rossi reste à la fois dans la problématique méthodique de la science rationaliste du XIXème siècle, en même temps qu'elle participe des balbutiements d'une "nouvelle alliance" qui vise à associer science et philosophie, à créer selon l'expression de Snow, cité par Prigogine et Stengers, une "troisième culture". (23)

Je me suis ici quelque peu attardé pour situer le cadrage conceptuel de la construction théorique italienne et j'ai insisté sur ses rapports avec la science en général et avec les sciences sociales en particulier. Cela me paraissait important à la fois pour questionner la place du type dans cette conception théorique, mais aussi pour rappeler que cette construction, en tout cas chez Rossi, s'était réalisée en se positionnant

par rapport aux sciences sociales. Est-ce pour se situer dans ce champ ou pour se démarquer de ce champ, et édifier une discipline autonome: la réponse n'apparaît pas avec évidence à la lecture de l'ouvrage d'Aldo Rossi. Je laisserai provisoirement cette question en l'état en notant simplement que Rossi, dans son introduction à l'édition portugaise, précise qu'il n'a "jamais parlé d'autonomie absolue de l'architecture... comme d'aucuns ont prétendu (le) lui faire dire". (24)

Voyons maintenant les effets de cette construction théorique tant dans le domaine de la recherche que de la pratique architecturale.

Avant la contribution italienne, une frontière séparait l'architecture monumentale, centre d'intérêt des Beaux Arts, de l'architecture domestique, considérée dans son ensemble comme médiocre et vulgaire, et pour cette raison abandonnée au diagnostic des philanthropes. L'architecte se contentait de produire des idéaux-types, tandis que le médecin et l'ingénieur philanthropes prescrivaient les remèdes de la salubrité. (Je fais référence ici à une situation qui dominait au XIXème). Seul le Mouvement Moderne, mais dans une perspective opérationnelle et non fondamentalement cognitive, avait fait du "logement du plus grand nombre" une préoccupation centrale. Dans l'élaboration de cette doctrine, le type est un concept dogmatique et modélisateur dont nous reparlerons plus loin.

L'étude typologique, pour sa part, devient une méthode spécifique de la géographie et de l'ethnologie (Demangeon et Rivet), en particulier pour l'étude de l'habitation rurale, patrimoine menacé et à ce titre inventorié. (25)

-valeur culturelle de l'architecture domestique

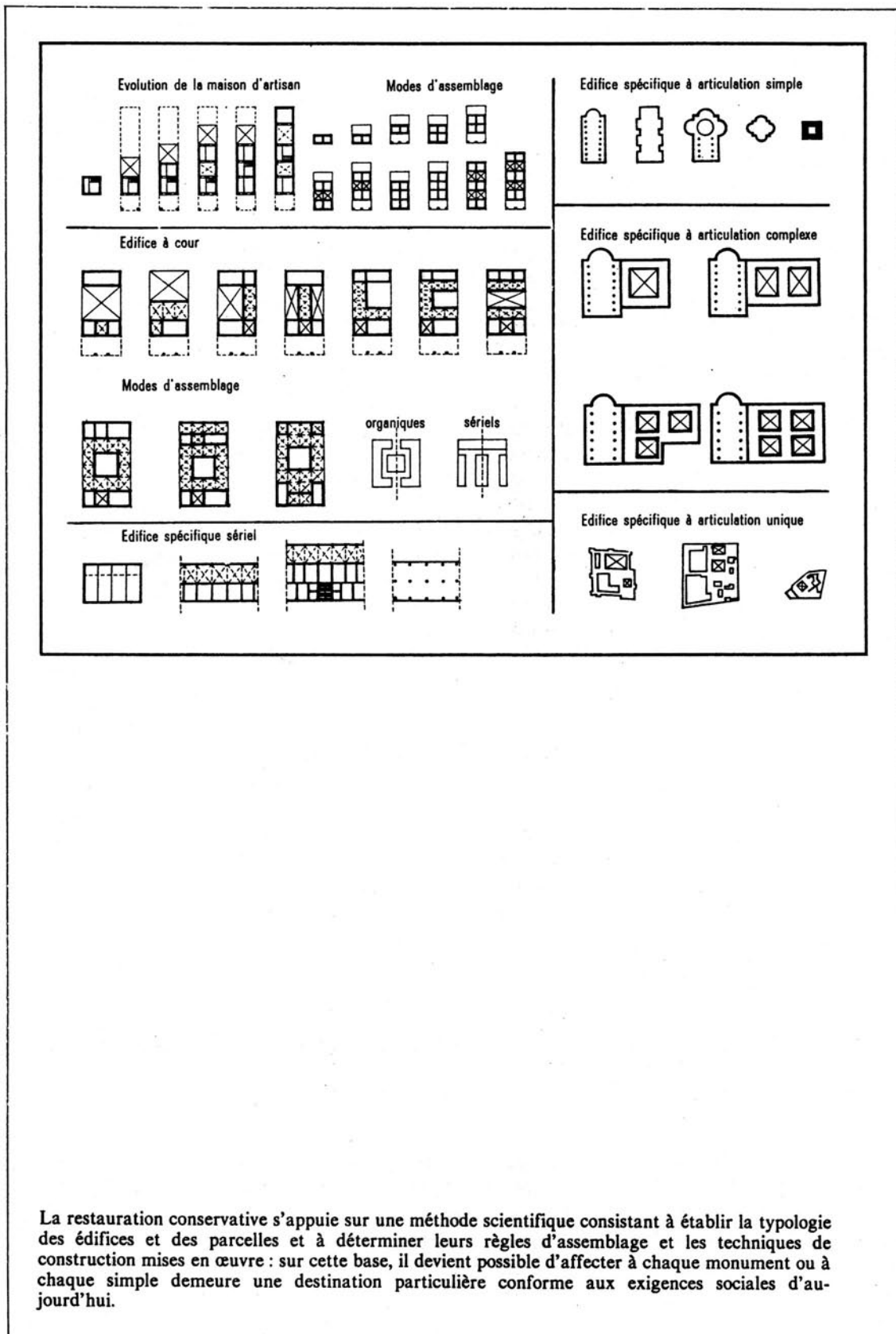
Mais je reviens aux Italiens: à mon sens le principal mérite de leur contribution sur la ville et l'architecture domestique a été de resituer l'architecture mineure et banale dans le champ de préoccupation de l'architecte.

En effet, en considérant globalement la ville comme phénomène culturel (physiquement, plastiquement et socialement), les Italiens, Aldo Rossi en particulier, inscrivent leur analyse dans une conception de la "science des faits urbains" qui remet en situation architecture domestique et architecture monumentale ("aire résidentielle et "élément singulier"). Par là-même est contestée une hiérarchie de valeur introduite par le système des Beaux Arts et se trouve établi un pont entre la culture savante et la culture comme système d'expression et de représentation globale de la société.

On peut faire deux remarques à ce propos:

D'abord, avec le recul, l'analyse typo-morphologique apparaît nettement liée à une conjoncture précise, celle du désenchantement vis à vis du Mouvement Moderne et de la crise du développement urbain concret et réel qu'il inspirait au niveau formel: la création des périphéries de grands ensembles et la rénovation sauvage des centres-ville. L'élaboration théorique de Muratori, Aymonimo et Rossi est issue de l'étude du noyau ancien de la ville et vise à en restituer la valeur culturelle globale, pour ne pas seulement en sauver les créations monumentales, mais aussi "l'enfantement collectif" (V. Hugo) que constitue son architecture domestique.

La typo-morphologie italienne apparaît donc comme une construction



(Source: Cervellati, Scannavini, de Angelis: "La nouvelle culture urbaine", (1977), Editions du Seuil, Paris, 1981.)

destinée à fonder théoriquement la valeur historique et culturelle de toute la ville ancienne, à contrepied de l'anathème corbuséen (le plan Voisin). La mise en oeuvre de cette construction est manifestement influencée par le prestige qu'ont à cette époque, auprès des architectes, les sciences sociales, et c'est par le chemin de la rigueur scientifique qu'elle leur emprunte, que l'analyse typo-morphologique prétend implicitement s'opposer au dogme dominant du Mouvement Moderne.

-de la permanence du type

Mais par ailleurs, cette construction théorique contient une seconde dimension plus ambiguë:

Elle concerne la place du concept de "permanence" dans la manière d'approcher l'urbain. Ce concept revient de manière constante dans "L'architecture de la ville" et se trouve avancé par Aldo Rossi comme confirmation des conclusions de Lavedan et Poëte. (26) Ce concept de "permanence" concerne en premier lieu le plan de la ville, il en détermine la spécificité, l'identité irréductible et la singularité fondamentale que l'accumulation historique, l'extension et la recomposition urbaine ne peuvent modifier intrinsèquement. C'est la ville "dépot de l'histoire", inscrite dans un "locus", fait particulier, déterminé par l'espace, le temps, la forme, les événements, la mémoire. Cet argument s'oppose exactement à l'indifférence à l'égard du site adoptée par l'internationalisme du Mouvement Moderne, indifférence autant dirigée contre la topographie que la sédimentation historique de la ville.

Mais au delà du plan, la mise en évidence de ce concept de "permanence" trouve également son prolongement dans la façon d'appréhender le type. Rossi insiste en effet à plusieurs reprises sur la lenteur de transformation du type et l'on peut considérer qu'il étend le concept de "permanence" au type domestique. C'est ainsi qu'il affirme être "porté à croire que les types de la maison d'habitation n'ont pas changé depuis l'Antiquité". (27) En 1977, il précise sa pensée à ce sujet: "Nous pouvons affirmer que les innovations "architecturales" s'appuient toujours sur des accentuations particulières de la typologie, et non sur des inventions. Si l'on admet que la typologie prend forme à travers un processus très long et qu'elle est dans un système de relation complexe avec la ville et la société, il n'existe pas de possibilité d'invention en typologie". (28)

Ici aussi le concept de permanence est avancé contre la typification du Mouvement Moderne. Celle-ci fait de l'habitation, au delà d'une "machine à habiter", une machine à transformer les consciences et les corps; c'est "l'apprendre à habiter" des tenants du Mouvement Moderne. (29) Et de fait l'analyse typo-morphologique ne fonctionne réellement bien que sur les tissus anciens, lorsqu'elle traite des types "consacrés" et des modes d'engendrement du bâti fondés sur des règles intégrées et partagées consensuellement par le corps social. C'est ce que reconnaît d'ailleurs Bernard Huet lorsqu'il dit: "Dans la ville fonctionnelle, il n'est plus possible de parler de rapport entre typologie des édifices et morphologie urbaine, puisqu'il n'y a plus ni forme urbaine, ni typologie". (30)

Sans doute le regard typo-morphologique est-il là-encore fortement influencé par le contexte social, économique et intellectuel qui prédomine dans les années 60. C'est en contradiction avec la tendance dominante qu'il prend parti pour la ville ancienne, déconsidérée, menacée de destruction, envahie jusque dans son centre par l'urbanisation moderniste. C'est donc essentiellement dans le regard positif sur cette

ville ancienne, dans la tentative d'en restituer toute la valeur culturelle avec des outils d'analyse scientifique que se construisent les concepts de la typo-morphologie, faisant émerger comme valeurs essentielles: la mémoire, la singularité et la permanence.

Malgré tout, on est en droit de s'interroger sur la valeur scientifique de l'hypothèse. Elle semble quelque peu biaisée par le parti-pris anti-moderniste. celui-ci substitue à l'obsédant désir de renouvellement de la modernité (l'invention pour la manie de l'invention) le concept d'une permanence transhistorique, de la forme urbaine comme du type, qui ne semble pas véritablement démontrée.

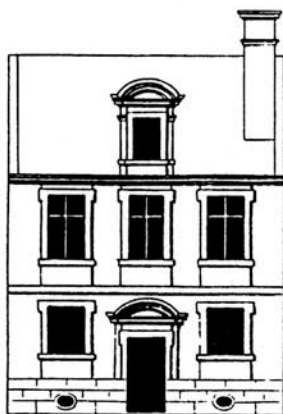
Ce concept de permanence reste-t-il valable lorsque l'on étudie les périodes du développement urbain qui s'opère avec la révolution industrielle, accélérant le processus d'urbanisation au XIXème siècle, agissant autant sur la transformation des modes de vie que sur la forme des urbanisations nouvelles et la configuration interne et externe de l'habitat ?

On peut logiquement se demander si le concept de permanence appliqué par Rossi à l'évolution des types domestiques ne conduit pas à faire l'économie d'une analyse approfondie des transformations de l'habitat en relation avec l'évolution des modes de vie. Ce que dit d'ailleurs à ce sujet Rossi est toujours très général, jamais précis, ni démontré. Le rapport qu'il établit entre le mode de vie et le type est seulement évoqué pour affirmer la valeur culturelle et humaine de l'architecture de l'habitat et l'origine culturelle collective de ses types domestiques.

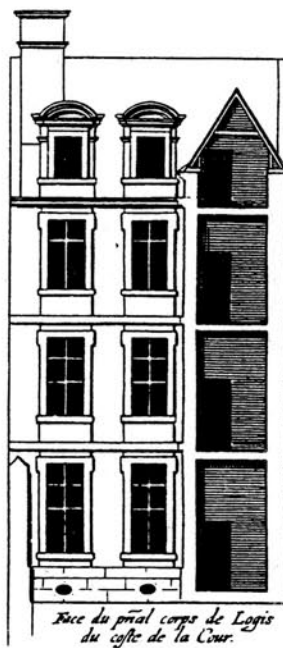
En effet si Rossi dit du type d'habitation qu' "unique et pourtant extrêmement varié selon les différentes sociétés, il est lié aux formes et aux modes de vie" (31), il l'étudie rarement dans son rapport aux modes de vie. Cette relation n'est en effet envisagée que sous le strict aspect distributif qu'elle reçoit dans la structuration et l'organisation des espaces, cette simple distribution constituant, en l'état sous lequel elle est répétée de logement en logement, l'un des critères permettant de classer le type soumis à l'analyse typologique.

Conduite de cette manière, en évacuant le contenu des pratiques spatio-symboliques qui influent sur la structuration spatiale de l'espace domestique, l'analyse typologique tend vers un formalisme spatio-géométrique qui contredit l'articulation pourtant souhaitée théoriquement entre dimension culturelle et sociale et expression esthétique et architecturale. L'article de Ch. Devillers (17) en recollant la problématique du type avec celle du modèle culturel constituait peut-être une tentative (consciente ou inconsciente) de réintégrer les deux dimensions. Pourtant la production ultérieure, monographies fondées sur l'analyse typo-morphologique ou mises en application projectuelles, ne le vérifient pas souvent.

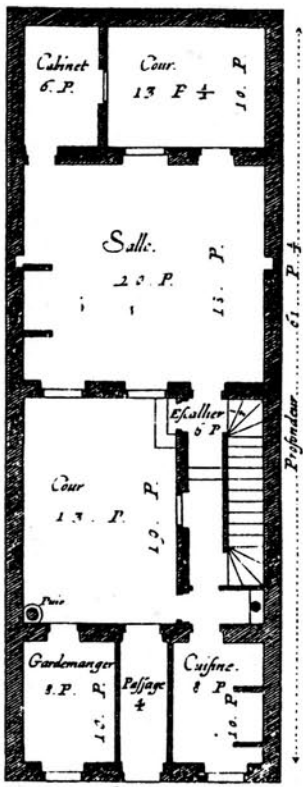
Tout ceci peut expliquer pourquoi l'effet pratique des théories typo-morphologiques italiennes et dérivées se soient beaucoup plus illustrées dans la réflexion et la reconstruction des morceaux de ville, dans l'urbain, que dans la conception de l'espace du logement. C'est un constat-bilan qui a été plusieurs fois souligné et qui fait apparaître une difficulté ou une faiblesse de l'analyse typologique appliquée au domestique, à moins qu'on ne le considère comme une vérification de la validité du concept de "permanence". Les recherches récentes de Monique Eleb-Vidal et Anne Debarre-Blanchard sur le rapport entre mentalités et architecture domestique au XIXème (32) ont pourtant montré la fécondité d'une lecture croisée entre les plans et les écrits sur ou à propos des modes de vie. Au demeurant de telles recherches démontrent que les évolutions, si lentes soient-elles, peuvent avec une telle démarche



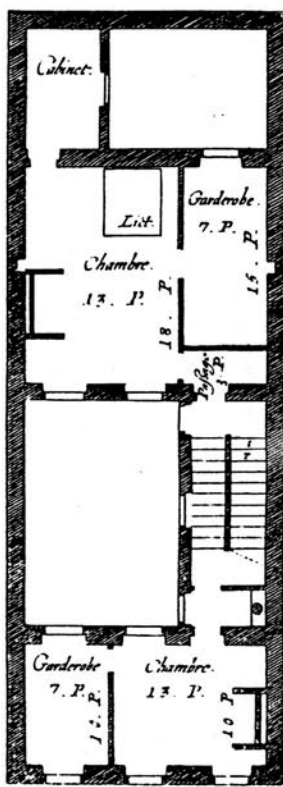
Face du Logis de devant



Face du principal corps de Logis du côté de la Cour.



Plan du premier étage.

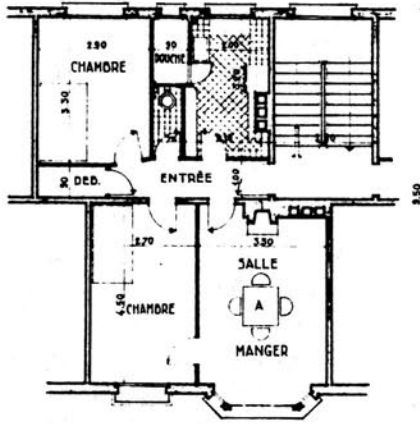


Plan du second étage.

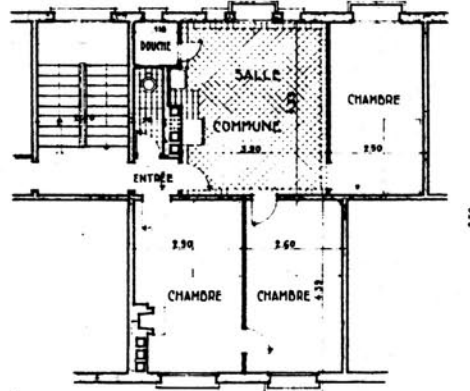


P. Le Muet : "Manière de bien bastir pour toutes sortes de personnes" (1623), réédition Pandora, Paris, 1981.

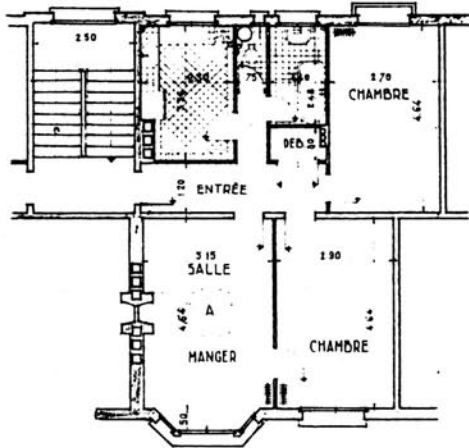
Les quatre types d'appartements définis par l'Office d'habitations de la Ville de Paris.



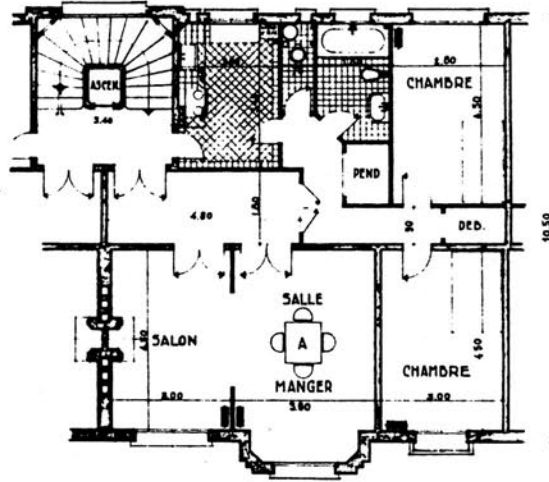
Logement du type normal.



Logement du type Henri Becque.



Appartement du type intermédiaire.



Appartement à loyers moyens.

(Source: J. Taricat et M. Villars : "Le logement à Bon Marché, chronique, Paris, 1850-1930", Editions Apogée, Paris, 1982.)

devenir relativement lisibles.

DE LA TYPOLOGIE A LA TYPIFICATION

Je me suis sans doute excessivement appesanti sur la réhabilitation italienne de la typologie. Mais le passage était obligé, car le renouvellement théorique était important quelles qu'en soient les limites. Il aurait fallu également aborder la genèse du classement typologique à partir du texte fondateur d'Alberti et d'autres écrits dont nous avons fait mention plus haut (Serlio, Le Muet, Durand, Viollet Le Duc...). J'en dirai simplement quelques mots. Si on en croit Françoise Choay (33), le classement qu'opère Albert des édifices trouve comme point de départ un classement des hommes. La procédure est intéressante et démontre, s'il en est besoin, à quel point l'architecture est la "chose humaine" dont parlait Aldo Rossi et l'intérêt pour l'appréhender d'un double approche, anthropologique et spatiale.

Mais je voudrais maintenant aborder le problème de la typification qui me semble devoir être nettement distingué de la typologie. En allant au delà des acceptions actuelles (italiennes) de la notion de typologie architecturale, j'inscrirais la typologie dans les processus de connaissance et définirais la typification comme un essai ou une pratique d'application (de types plus ou moins issus de la connaissance typologique) à la production de logements. C'est le moment où l'on passe de ce qui a été appelé le type "consacré" au type "normalisé" ou "modélisé".

*de la typification pragmatique...

Dans le domaine de l'habitat, le processus se met sans doute en oeuvre avec Serlio; il est en tout cas l'un des premiers architectes qui transcrit en espace représenté, sous forme de catalogue, les types appropriés à des catégories de personnes particulières. En France un travail comparable est produit par Le Muet dans son ouvrage " Manière de bien bâtir pour toutes sortes de personnes" (1623).(34)

En fait le passage du type "consacré" au type "normalisé" coïncide plus ou moins exactement avec la division du travail qui sépare, d'abord sous une forme fluide, l'architecte de l'entrepreneur. La typification de Le Muet est à cet égard intéressante: la régulation et la généralisation du type paraît coller (sous réserve d'études plus approfondies) avec le type "consacré"; elle est très proche de la demande-commande réelle et son souci essentiel est sans doute plus d'améliorer le niveau de qualité technique des constructions. Quant aux exigences fixées par la "commodité", elles sont implicitement intégrées à l'organisation du plan. Mais à la suite de Claude Mignot, on ne peut s'empêcher de souligner la distance critique que prend Le Muet par rapport à la géométrie du plan. Les règles de composition observent plus les nécessités de la "commodité" et de la construction que les exigences de régularité géométrique idéale, à la différence de Serlio. Cela se remarque au souci de définition surfacique des pièces, à la position des cheminées par rapport à la poutraison, etc... Enfin il faut souligner le réalisme de construction des types dans la mesure où ils sont rapportés à un système parcellaire hiérarchisé, produit comme base (expression) foncière des différences de fortune de la population ciblée: la bourgeoisie urbaine de Paris et la petite aristocratie.

J'évoque tout cela très rapidement pour souligner la liaison implicite qui me semble raccrocher la typification de Le Muet avec la réalité des types domestiques existant dans la capitale au XVIIème siècle. On a là ce que l'on pourrait appeler une "typification pragmatique". Elle se trouve à la source d'une pratique architecturale normative mesurée qui, transitant par Viollet Le Duc (il se fait un devoir de rappeler dans ses "Entretiens" la valeur du travail de Le Muet) (35), concernera certains architectes jusque dans l'Office HBM de Paris (Labussière...). Une telle conception permettra ainsi la définition des types Henri Becque et Emile Zola (1913) (36), le premier avec salle commune, le second avec salle à manger distincte de la cuisine. Ces deux versions sont non seulement ajustées aux "fortunes", mais également aux genres de vie, la première en référence à l'origine rurale proche des locataires, la seconde à une catégorie qui tend à modeler son mode de vie sur celui de la bourgeoisie urbaine.

*... à la typification dogmatique ou volontariste

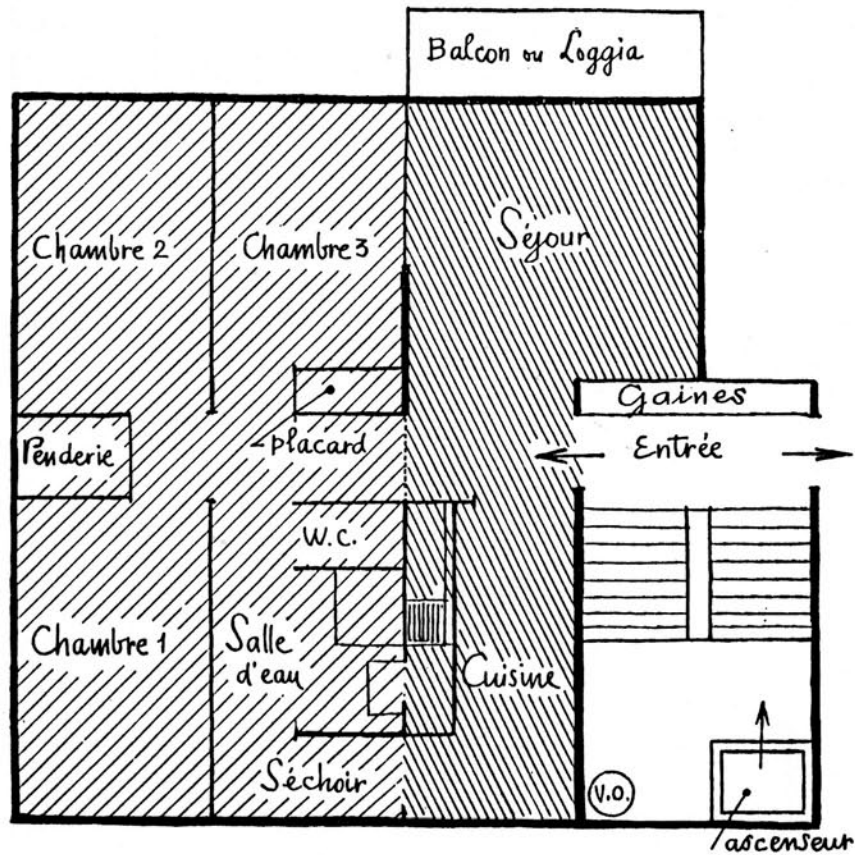
A côté de cette "typification pragmatique", dont il faudrait étudier de manière plus approfondie la filiation avec la typologie, comme domaine d'étude des types réels présents dans la société réelle et classés selon des critères sociaux et spatiaux, va surgir la "typification dogmatique" du Mouvement Moderne. Alors que la première s'adapte relativement bien aux modes de vie, la seconde les intègre dans sa perspective avant-gardiste. De même que le Mouvement Moderne prétend accélérer le processus de modernisation des techniques de construction, stimuler la recherche d'une esthétique nouvelle, il nourrit également l'ambition d'entraîner la révolution domestique. C'est en particulier toute la réflexion doctrinaire qui s'effectue au moment du Deuxième Congrès des C.I.A.M. de 1929, tenu à Francfort, sur le thème du "Logement minimum", en vue de définir, selon Ernst May, la "ration" de logement, transposition analogique de la "ration alimentaire au champ domestique du "logement du plus grand nombre". (37)

Au delà des intentions généreuses qui anime le Mouvement Moderne, gît le projet totalitaire de l' "urbanisme progressiste" (38), qui prétend utiliser les lois du développement social pour en stimuler l'essor, le "progrès", et le réinscrire dans une logique d'ordre débarrassée des stigmates résiduels des anciennes formations sociales. La "machine à habiter" devient ainsi une formidable machine à laver les consciences et les corps: il faut "apprendre les habitants à habiter". A cet effet on conçoit un type domestique, une "alvéole standard", pour encadrer le mode de vie d'une famille idéale-typique de la société industrielle.

C'est la naissance de la "cellule" standard dont la variabilité ne va plus être rapportée qu'à la taille de la famille et dont la "clef du plan", selon E. May, à savoir la cuisine, va permettre, par sa mécanisation et son organisation rationnelle, la "libération" de la femme (au foyer), désormais assignée dans ce que Le Corbusier appellera son "poste de pilotage".

Le trait est un peu rapide; je ne voudrais pas insister ici sur cette mise au pas domestique de la famille qui doit plus à la "société bureaucratique de consommation" qu'aux architectes du Mouvement Moderne et dont il a été un temps abondamment traité. En tout cas les "habitudes et les moeurs" dont se préoccupait Viollet le Duc ne sont plus réellement interrogées ni prises en compte, tellement on est persuadé qu'elles vont pouvoir être facilement réduites par la modernité mécanisée de la "cellule-type", à ce qui pour le Mouvement Moderne est son essence

ZEHRFUSS — LOGEMENT-TYPE « 4 PIÈCES »

*Conditions observées :*

1. Indépendance des zones « chambres » et séjour.
2. Possibilité d'agrandissement du séjour par la chambre 3.
3. Groupement des eaux (économie) des W. C., salle d'eau, cuisine.
4. Communication cuisine-salle d'eau-séchoir.
5. Eclairage naturel de la salle d'eau et ventilation naturelle.
6. Rangements (penderie, placard).
7. Possibilité d'un large balcon ou loggia devant le séjour.
8. Vide-ordure et ascenseur sur le palier intermédiaire.

L'escalier doit desservir deux appartements ou quatre (dans le cas d'un immeuble épais, orienté est-ouest). Les systèmes « coursive » empêchent à mon avis, toute vie individuelle ; ils sont d'ailleurs en général plus onéreux.

élémentaire: les fonctions biologiques du sommeil, de l'hygiène corporelle et de la restauration alimentaire.

Cette caractérisation, quelque peu résumée, voire caricaturée, des fondements du logement moderne me ramène à ce qui était évoqué dans la première partie de ce texte. L'idéologie du projet moderne concernant l'habitat résulte d'une démarche réductrice et élémentariste en plein accord avec le rationalisme scientifique au XIX^{ème} siècle: la complexité et la culture sont évacuées pour réduire le social et le logement à leur expression la plus simple: la famille "nucléaire" et la "cellule-logement" comme éléments strictement identifiables aux autres unités du même genre. Ainsi le logement a-t-il tendance à être répété à l'identique dans l'immeuble, n'acceptant comme variation que celle qui prend en compte la taille du noyau familial.

Cette idéologie, assurée de la positivité absolue du "progrès", de la nécessité militante de le propager est finalement autant partagée par les doctrines libérales que marxistes, ce qui illustre la force du rationalisme propre au XIX^{ème} en Occident. Dans le domaine architectural, l'équivalent de la typification dogmatique du "logement minimum" des C.I.A.M. se retrouve en U.R.S.S. dans la "typisation et la normalisation" de l'architecte Guinzbourg au sein de la cellule étatique du "Stroïkom", créée en 1928. Anatole Kopp, encore en 1967, la considère comme exemplaire, tant dans son expression architecturale que dans la radicalité de ses propositions concernant la transformation des modes de vie. (39)

Dans tous les cas il s'agit véritablement d'une collectivisation forcée, d'un conditionnement de l'être social, dont les moyens de contrainte sont autant sociaux, culturels, moraux que matériels: le logement typifié, s'il résoud partiellement la crise du logement, dresse aussi les corps et les esprits au nom d'une doctrine du "progrès" partagée par l'Etat et une partie des élites intellectuelles et qui vise à remettre l'ordre dans la société "dérégulée", qu'elle soit capitaliste ou nouvellement socialiste.

* substitution de l'hétéronome à l'autonome

Liée à l'aspect précédent, une autre dimension importante mérite d'être soulignée. Dans cette entreprise de remise en ordre du monde et de la ville, l'hétéronome va se substituer à l'autonome. Dans le domaine de l'habitat, le type "normalisé", "standardisé", (d'autres diraient le "modèle") remplace le type "consacré". Ce dernier fait référence à une configuration produite consensuellement par les agents du bâti (usagers et producteurs), comme l'explique Panerai (3), et à vrai dire il est d'abord type "convenu", traduisant sans doute la dynamique propre à cet espace de liberté qu'a été la ville (re)naissante en Europe à la fin du Moyen-âge, auquel ce type renvoie la plupart du temps, en particulier pour l'habitation.

De ce point de vue, on peut associer l'apparition du type "normalisé" du XX^{ème} siècle au renforcement de l'appareil d'Etat et son emprise étendue au domaine du logement social. Dans la progressive mise en place de ce processus, qui atteint son apogée au milieu des trente glorieuses, le type "normalisé", en plus qu'il reflète l'idée du logement et de la famille idéale que se font les groupes dominants, devient en même temps type "imposé" et non plus type "convenu", en décalage par rapport aux pratiques des familles réelles.

Le logement devient donc une production hétéronome en regard de ceux qui en font usage, créant ainsi les bases d'apparition d'une subversion latente ou exprimée, ce que l'anthropologue Georges Balandier a appelé le "contre-imaginaire aménageur" en opposition au "techno-imaginaire" d'un Le Corbusier. (40)

* la "logique positive du désordre"

Ce "contre-imaginaire constructeur", Henri Raymond en a décrypté la logique dans le pavillonnaire (41), au delà de l'apparence du "désordre" qui faisait crier si fort Le Corbusier. Philippe Boudon l'a analysée à Pessac pour y déceler le reste des mérites du "Plan Libre", récepteur de flexibilité (42). Quelques architectes parmi lesquels Lucien Kroll subliment ce "contre-imaginaire" pour en extraire une "logique positive du désordre", évoquée encore par G. Balandier. (43)

Le "détour anthropologique" qu'évoque cet auteur n'a pas été sans révéler de manière plus aiguë la prétention de la culture occidentale à régner sur l'ensemble du monde. En 1972, l'article de Colette Pétonnet sur le bidonville de Douar Doum mettait en cause "l'architecture internationalement standardisée" du Mouvement Moderne, la vanité de sa tentative "de résoudre le problème posé par le nombre et la diversité des êtres humains, en attribuant une case de même surface", et sa méconnaissance de la "la complexité et (de) la relativité des besoins en matière d'espace". En identifiant, à partir de son enquête, des "types de base", elle explique "comment le marocain organise (l'espace) en fonction de sa culture", tout en montrant comment les types de base qu'elle a identifiés "sont combinables entre eux presque à l'infini", comment "du rural à l'urbain les transitions sont nombreuses". (44)

Autre témoin de cette logique positive du désordre en pays du Tiers Monde, l'architecte John F.C. Turner développe le paradoxe de la "baraque (qui) constitue un soutien" et de la "maison (qui) constitue un fardeau" et montre que "les systèmes autogérés sont, par définition, diversifiés", alors qu'"à l'inverse, les systèmes centro-administrés transforment les usagers en locataires du même système collectif." (45)

Cette façon de voir est complètement nouvelle et réellement moderne; le "désordre" social ou spatial a sa correspondance, en biologie, avec le rôle qu'y joue le hasard et, dans la branche la plus récente de la physique, avec la contradiction apportée à l'idée du caractère absolu des "états d'équilibre" qui fondait la thermodynamique du XIXème siècle. Elle bouleverse une manière de concevoir qui donnait à l'homme la prétention de remplacer Dieu dans la conduite du monde, et se manifestait (se manifeste toujours) dans la culture de l'architecte par sa soif d'un ordre total du territoire, créé par lui.

LA COMPLEXITE SOCIO-SPATIALE ET SA RESTITUTION TYPOLOGIQUE

Je crois personnellement en la fécondité d'une démarche de connaissance, dans le domaine de l'habitat aujourd'hui, qui mettrait en oeuvre deux dimensions de la nouvelle manière de voir évoquée plus haut. D'une part une transdisciplinarité qui permettrait de prendre plus largement en compte la complexité domestique, à la fois dans ses dimensions sociale et spatiale et ses manifestations singulières et d'autre part une prise au sérieux des "désordres" habitants comme expression de ce qu'Henri Raymond appelle la "compétence" habitante sur l'espace domestique. (46)

COLETTE PETONNET

FIG. 1. — Types de base des habitations

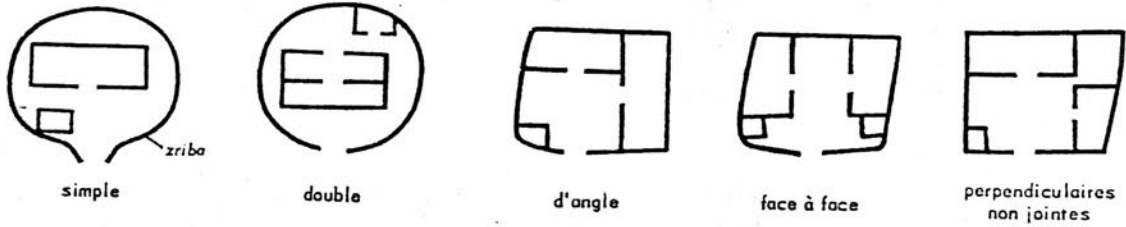
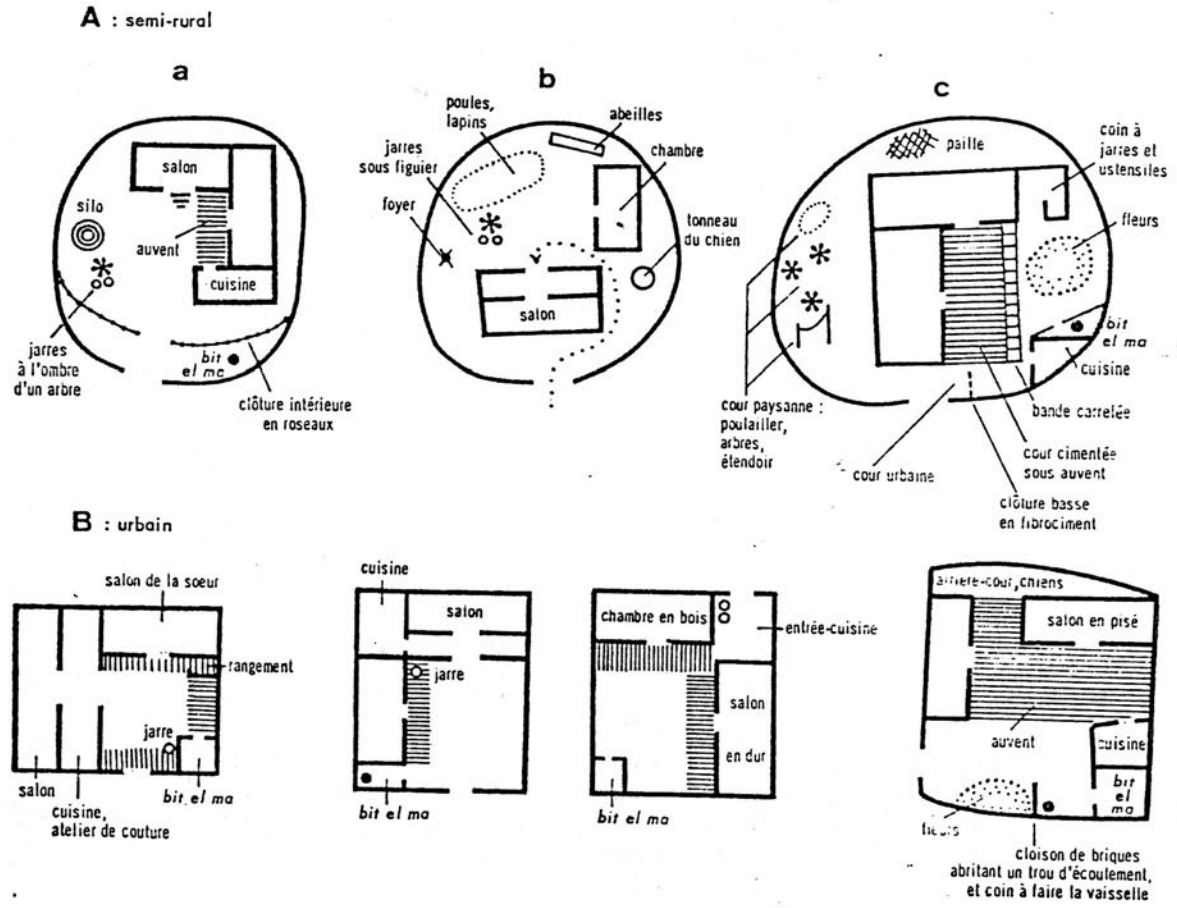


FIG. 2. — Exemples d'aménagement et de combinaison



(Source: C. Pétonnet: "Espace, distance et dimension dans une société musulmane" in "L'homme", XII, 1972.)

Le hasard et l'intérêt m'ont conduit à mener parallèlement deux recherches sur l'habitat populaire contemporain, l'une en Basse Loire, l'autre au Maroc. (1) Les désordres apparents de l'habitat des groupes concernés me paraissent participer de la "logique positive du désordre" dont j'ai parlé plus haut, comme expression de la résistance (ce qui est assez différent de la permanence) à des tentatives hétéronomes d'encadrement du logement populaire. La distance de la localisation et de la culture des deux terrains amène à des comparaisons intéressantes sans qu'elles fassent l'objet explicite de ces deux recherches.

En dehors des terrains, elles ont des points communs et des différences notables.

Les points communs concernent principalement la nature populaire des habitats étudiés, mais aussi en dehors de ce choix, une volonté délibérée de les approcher dans une double dimension, anthropologique et architecturale. Enfin comme les corpus se présentent^{nt} sous la forme d'unités relativement nombreuses, réduction raisonnée d'une réalité encore plus étendue numériquement, ces recherches tentent de sérier de manière pertinente, c'est à dire en en préservant la singularité, des catégories homogènes d'unités, constituant en quelque sorte une typologie domestique très souple, non réductrice.

Les différences, en dehors des terrains et de la spécificité des habitats qu'ils supportent, ont trait aux corpus retenus. La recherche sur l'habitat ouvrier en Basse Loire part des salariés de deux usines et regarde les localisations et les formes de leur habitation. On part des hommes pour aller au logement. Dans le cas du Maroc, on s'intéresse à une catégorie d'habitat populaire, appelée administrativement "habitat économique". Il constitue au départ un modèle d'habitat conçu par l'Etat, pour convenir à une population marocaine, mais fait l'objet de réaménagements de la part de ses occupants. Alors que la délimitation du premier corpus se fait à partir de l'appartenance à l'usine, celle du second part d'une catégorie d'habitat spécifique. Toutefois, dans l'un et l'autre cas, seront pris en compte à la fois les espaces et les pratiques dans leur interactivité.

Je voudrai parler, à propos de ces recherches, des difficultés à rendre compte des types domestiques, à construire une typologie à partir de l'hétérogénéité profonde des corpus recueillis. Ces difficultés sont en grande partie à l'origine de la réflexion sur le concept de type développées plus haut.

Ces difficultés me semblent principalement engendrées par deux sortes de facteurs. Les premiers ont trait au développement même de la société, production d'habitat incluse, donc à la réalité qui se présente au chercheur. Les secondes sont liées à une nouvelle manière de regarder l'objet étudié, comme objet complexe, et interroge donc les outils de sa compréhension, en particulier la typologie. Il faudrait ajouter qu'il existe vraisemblablement une relation interactive entre ces deux aspects de nature différente, l'un propre à la réalité de l'objet, l'autre à son appréhension.

Avant d'en parler plus amplement, on pourrait résumer ainsi les problèmes rencontrés:

- 1-la diffusion/confusion/recomposition des modèles culturels et le brouillage/reformulation des configurations domestiques,
- 2-la transdisciplinarité, la prise en compte de la complexité et le réajustement du couple régularité/singularité dans l'interprétation du domestique.

1-Rencontre des modes de vie et brouillage des types

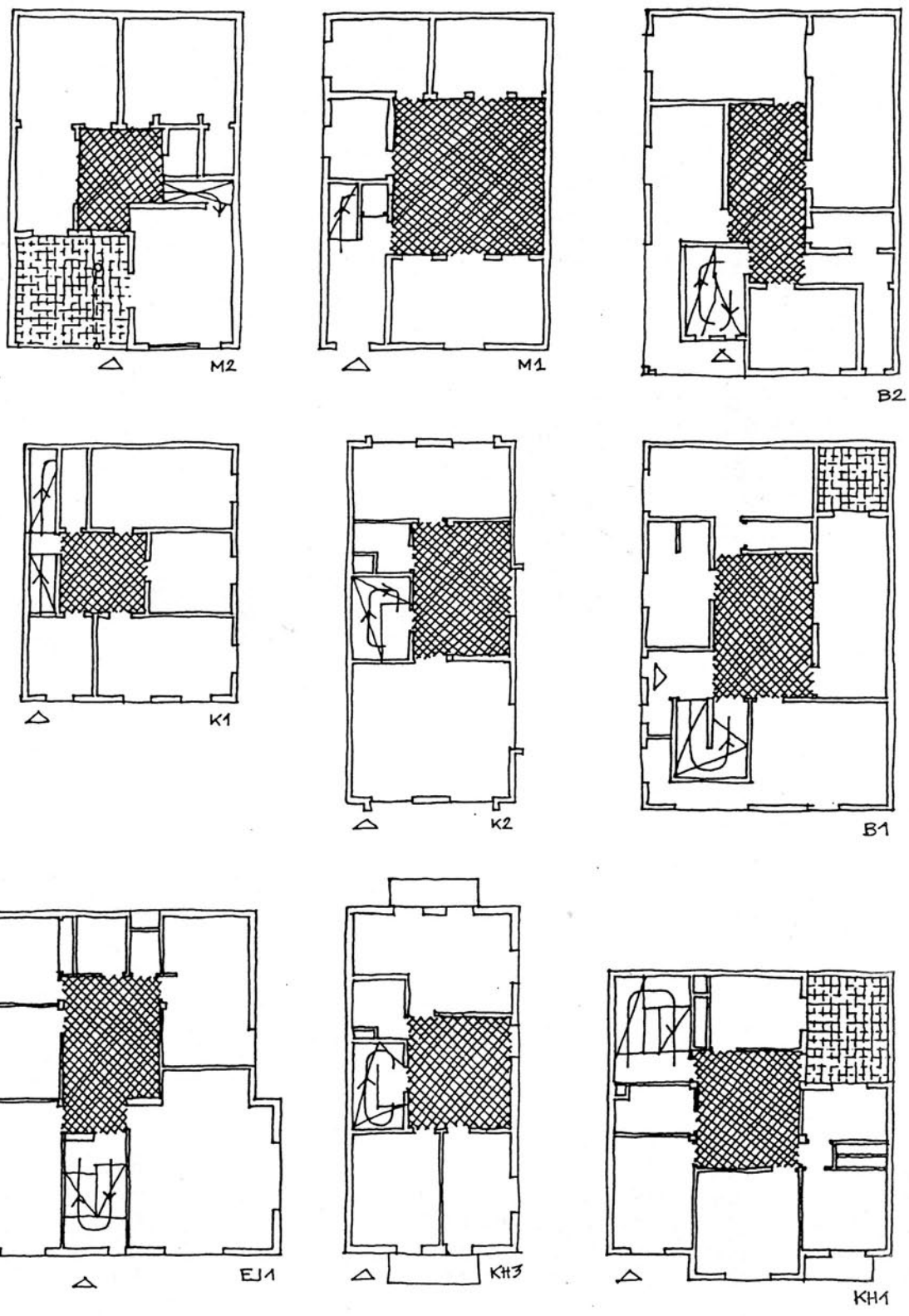
A l'échelle mondiale, comme à l'échelon national, nous sommes dans une période historique marquée par des échanges incessants, échanges des produits, des hommes, des techniques, des cultures. L'équilibre de ces échanges n'est pas la question ici; ce sur quoi j'insiste en premier lieu, c'est sur leur intensité accrue. Par là-même, à l'intérieur des nations et à l'échelle de la planète, rares sont désormais les lieux géographiques et les groupes sociaux ou ethniques qui ne subissent pas les effets de ces échanges. C'est là un truisme, mais il fallait simplement le mentionner pour souligner, sinon la nouveauté du phénomène, du moins le caractère récent de son accélération et consécutivement la disparition progressive des mondes relativement fermés sur eux-mêmes, reproduisant leurs rapports et leur culture en relative autarcie et autonomie.

S'intéressant à la fois à l'aspect biologique et culturel de ce phénomène, Lévi-Strauss l'avait évoqué à l'UNESCO, en 1971, avec une certaine nostalgie: "La fusion progressive de populations jusqu'alors séparées par la distance géographique, ainsi que par des barrières linguistiques et culturelles, marquait la fin d'un monde qui fut celui des hommes pendant des centaines de millénaires, quand ils vivaient en petits groupes durablement séparés les uns des autres et qui évoluaient chacun de façon différente, tant sur la plan biologique que culturel. Les bouleversements déclenchés par la civilisation industrielle en expansion, la rapidité accrue des moyens de transport et de communication ont abattu ces barrières. (47)

L'expression de cette réalité est très nette dans les mondes domestiques qu'il m'a été donné d'étudier. Toutefois ces échanges ne se font pas sous des formes de fusions immédiates, c'est évident; ils donnent lieu, dans l'intériorisation/extériorisation des pratiques sociales et spatiales domestiques, à des recompositions qui souvent consistent en des additions de comportements sociaux et de configurations spatiales, conventionnels et nouveaux, endogènes et exogènes, quelquefois à des confusions de comportements et de configurations. Cela aboutit à ce que Marion Segaud et Françoise Paul-Lévy ont appelé des "reformulations" (48), reformulations souvent originales. Plus que l'expression d'une permanence, la résistance à des modèles étrangers débouchera par exemple sur des inventions combinant des caractéristiques de la culture propre et de celle qui est exportée. Une question surgie alors: ces évolutions iront-elles vers le nivellement ou le renouvellement des cultures? Elle est pour l'instant sans réponse, mais en tout cas le processus sera de toute façon de très longue durée. Je me limiterai pour ma part à l'observer dans le domaine limité du domestique.

Le problème se pose de manière sensiblement différente selon qu'il s'agit d'échanges entre groupes sociaux à l'intérieur d'une même culture (l'habitat ouvrier en France) ou de pénétration de modèles occidentaux dans une culture étrangère (l'habitat marocain). Les modèles des autres classes pénètrent autant par osmose que par imposition (l'hétéronome) dans le premier cas, alors que les modèles occidentaux viennent souvent percuter brutalement la culture endogène dans le second cas. Mais cela est très relatif.

En effet, dans l'un et l'autre cas, la domesticité est confrontée aux modèles imposés par les Etats modernes, et elle cherchera à trouver l'issue qui lui permettra de reformuler des dispositifs conformes à ses



L'espace central dans les maisons urbaines au Maroc
(D. Pinson, Ecole d'Architecture de Nantes-BRA, 1988)

propres valeurs culturelles.

Comme nous l'avons suggéré plus haut, cette issue, comme reformulation, est à la fois une résistance et une sélection critique. Résistance dans la mesure où elle rejette un dispositif étranger pour en reconduire un qui participe de ses valeurs spécifiques, et sélection critique dans la mesure où elle pourra intégrer, éventuellement avec un usage ou une signification sans rapport avec ceux qu'il a dans la culture d'emprunt, un dispositif étranger non contradictoire avec ses valeurs.

Finalement, cette reformulation est l'expression du "désordre positif" dont j'ai parlé plus haut. elle pose question aux modèles imposés ou dominants et suscite l'émergence de configurations originales, on pourrait dire de nouveaux types.

Sans m'y étendre, je mentionnerai deux exemples de tels types de reformulation: la maison à grand sous-sol de l'habitat ouvrier contemporain en Basse Loire et l'appartement à espace central des immeubles urbains modernes au Maroc. Le premier exemple correspond à l'espace d'ouvriers d'usine préservant une importante autoproduction domestique. Celle-ci se déroule au sous-sol tandis que l'étage adopte souvent pour l'essentiel un schéma de distribution emprunté au logement moyen. Le second exemple reconstitue dans des conditions nouvelles l'espace centré de la maison traditionnelle, mais dans ce cas couvert, car la densification urbaine implique la superposition des appartements et la cohabitation de plusieurs familles sans liens de parenté. Je renvoie aux ouvrages et articles publiés sur ces habitats pour plus de précisions. (1)

Mais autre fait important, ces reformulations ne se font pas en engendrant automatiquement des configurations homogènes et stables. Elles-mêmes reflètent des processus qui, tant en France qu'au Maroc, ont un caractère récent et brutal. Le développement des urbanisations nouvelles est accompagné de manière aussi rapide par l'introduction des appareils et produits ménagers. La résistance ou l'adhésion des populations aux nouveaux modes de vie vont s'exprimer d'une manière très différente d'une famille à l'autre, d'une génération à l'autre, donnant à la reformulation des comportements et des espaces une variété considérable d'expressions.

Ainsi la situation qui va se présenter dans le domaine de l'habitat (surtout en France) sera marquée par la place dominante de l'habitat hétéronome produit à l'instigation de l'Etat (ou des groupes dont les modèles sont inspirés par l'Etat parce que dépendant de ses financements: les pavillons "clefs en mains" pour l'habitat populaire) et une variété de solutions spatiales interférentes, plus ou moins autonomes, qui composent avec le type imposé en vue de le reformuler conformément aux schémas culturels acquis. Avec cette variété, on assiste en quelque sorte à un "brouillage" des configurations qui rend l'opération de classement typologique difficile ("les maisons en tous genres").

Au delà de la variété induite par ces reformulations, il y aurait lieu de parler (sans doute plus pour la situation française que marocaine, encore que...) de l'effet du phénomène d'individuation qui marque la société dite de consommation de masse. Sans aller jusqu'au point de vue de Paul Yonnet, affirmant que "la consommation de masse est en fait une autoproduction des acteurs sociaux" (49), il faut noter l'effet d'individuation provoqué par l'urbanisation, le développement des échanges et de l'information, les effets indirects de l'élargissement (illusoire ?) du choix en matière de consommation, les progrès de

l'éducation, même si cela concerne inégalement l'Occident et les villes du Tiers Monde, à l'exclusion des régions rurales reculées.

En tout cas les effets en sont manifestes parmi les ouvriers d'usine en Basse Loire et particulièrement dans leur solution d'habitat. Autant que le métissage avec les valeurs d'autres catégories sociales, le renforcement de cette individuation contribue à brouiller les critères permettant une construction typologique.

2- Transdisciplinarité; régularité/singularité.

Dans l'approche des types architecturaux d'habitat, la situation va être sensiblement différente selon que l'investigation portera sur des formes historiques, analysées essentiellement d'après des données archéologiques ou archivistiques, et des habitats récents. Personnellement je m'intéresse à ces derniers et la méthode est largement déterminée à la fois par ce choix et la conviction de l'intérêt d'une approche transdisciplinaire sur de tels objets.

En ce qui concerne la constitution de types historiques, la méthode utilisée par exemple par M. Eleb-Vidal et A. Debarre-Blanchard (31) pour étudier l'architecture domestique urbaine française au XIXème siècle me paraît particulièrement féconde dans la rencontre qu'elle produit entre histoire des mentalités et architecture. En mettant en lumière, à travers traités d'architecture, manuels de "savoir vivre" et romans, l'influence des modes de vie sur les opérations visant à opérer la distribution du logement, elles apportent des éclairages très intéressants sur les fondements de ces opérations et leurs expressions spatiales elles-mêmes.

De la même manière, pour étudier la production d'habitat aujourd'hui, qu'elle soit hétéronome ou autonome, pour étudier la cohérence de sa structure distributive et les autres aspects de sa valeur d'usage, la combinaison des démarches socio-anthropologique et architecturale me paraît d'une certaine pertinence.

C'est celle qui a été utilisée dans les deux recherches précédemment citées. Du point de vue méthodique, en ce qui concerne la saisie des données sur l'habitat, deux opérations conjointes sont mises en oeuvre: des entretiens non directifs d'une part et des relevés ethno-architecturaux, élaborés à partir de plans et de photos, d'autre part. Les deux procédures sont associées et l'une et l'autre se stimulent: la question extrait l'engendrement de la maison, les raisons de sa distribution, de l'usage de ses lieux et de leur attribution, tandis que le relevé implique la visite, l'observation, la transcription spatiale aidée par le recours à la photo, et permet l'extraction d'un indicible matérialisé dans les dispositions et dispositifs de l'espace.

Cette combinaison de méthode me paraît très importante: elle éclaire notablement le rapport entre la configuration spatiale et les modes de vie; elle permet aussi d'exprimer la dynamique de la maison, ses transformations passées et à venir. Les relevés strictement architecturaux restent silencieux sur ces aspects. Pour illustrer cela, je prendrai comme exemple la recherche sur l'habitation économique au Maroc.

Il y a dans la maison marocaine aujourd'hui une fluidité encore grande de l'espace, malgré une certaine tendance à la spécialisation des pièces. L'expression de cette fluidité ou polyvalence n'est véritablement formulée qu'à travers le discours (ou l'observation longue des pratiques, ce qui est loin d'être facile). Ainsi va-t-on apprendre d'une pièce

qu'elle est à la fois le lieu de sommeil des filles de la maison et le lieu de repas des hommes, séparé de celui des femmes. Alors que les chambres des garçons reçoivent des lits sur pieds de 90 à l'occidentale, accompagnés d'un bureau, celles des filles restent encore, du fait de la polyvalence mentionnée plus haut, équipées de banquettes faisant le tour de la pièce (seddari). La révélation de tous ces faits domestiques, significatifs de ce qui m'intéresse: la transformation de l'espace dans son rapport avec l'évolution des modes de vie, ne sera réalisée qu'en associant la lecture d'un plan (avec l'indication des meubles et des objets essentiels qui remplissent les pièces; en ce sens il s'agit d'un relevé ethno-architectural) et la parole de l'habitant disant l'attribution des espaces aux personnes et leur usage. C'est tantôt le discours qui met en évidence une disposition notable (ici la polyvalence et la sexualisation de l'espace), tantôt l'espace qui met sur la piste d'une caractéristique sur laquelle la parole est restée silencieuse. A titre d'illustration, on peut citer ainsi le cas de la chambre à coucher: dans la division réception (dar diaf)/famille (dar harem) qui caractérise un nombre important de maisons, on peut constater l'association régulière de la chambre à coucher conjugale à l'espace de réception. Devenant par là-même un espace plutôt masculin, cette pièce nouvelle, spécialisée, est consécutivement moins privée et intime que la cuisine apparentée à l'espace strictement féminin. Pour parvenir à cette conclusion, c'est principalement la lecture du plan qui fait apparaître cette disposition et sa répétition sur les maisons analysées.

Sur un autre plan, cette combinaison de méthodes est également utile pour distinguer les configurations et distributions spatiales. Les valeurs exprimées par les habitants, leurs manières de traduire oralement les modes de vie dans la maison peuvent être mises en relation avec des assignations d'espaces et des systèmes de clôture ou de passage pas immédiatement lisibles à la simple lecture des plans. On pourra ainsi faire le rapprochement entre le poids des "habitus" et le système de séparation sexuelle interne au plan, ou au contraire entre l'adhésion aux valeurs occidentales et l'indifférence relative à la qualification sexuelle des espaces. Par là-même cette confrontation du matériau oral avec l'examen des dispositions de l'espace contribue à l'émergence de caractéristiques, régulières ou singulières, que la limitation exclusive à l'un ou l'autre type de données risque de laisser dans l'ombre.

Cette méthode a été efficace pour opérer des classements dans la recherche sur l'habitat ouvrier en Basse Loire, et mettre en rapport des catégories de maisons avec des catégories identifiables de salariés: la maison à grand sous-sol a été associée à des ouvriers familiarisés avec les métiers du bâtiment ou de la mécanique, tandis que la maison "clefs en main" apparaissait concerner des couples conjointement salariés sans qualification.

En même temps, cette méthode transdisciplinaire, par l'élargissement des données qu'elle entraîne, fait apparaître avec beaucoup plus de force les variations qui peuvent exister d'une habitation à l'autre, particulièrement pour celles qui parviennent à échapper à la production hétéronome du logement. C'est ce qui est apparu avec netteté lorsqu'il a fallu analyser, dans le corpus de l'habitat ouvrier en Basse Loire, les quelques 50% d'habitat individuel. La complexité et la diversité des formes des maisons renvoie à une complexité des situations familiales qui est à mettre en relation avec les phénomènes d'individuation et de diffusion accentués des modèles culturels mentionnés plus haut. L'expression tant spatiale que sociale de ces singularités n'a cependant pas empêché le classement par type. Mais elle en a fait apparaître aussi

les limites. Elles paraissent résulter autant du défaut réducteur de l'outil lui-même que de la situation d'éclatement et de métissage des configurations sociales et spatiales.

La solution à cette insuffisance a été trouvée en associant à la construction de types identifiables la présentation de figures singulières. Cette solution m'est apparue conforme à la réalité, telle qu'elle est restituée par la démarche ethno-architecturale mise en oeuvre à l'occasion de ces recherches. Elle rétablit ainsi une légitimité, un droit à l'existence du singulier, qui me paraît fondé en toute logique, et contrebalance les effets trop réducteurs et simplificateurs de la procédure typologique, obsédée par les critères de régularité.

En conclusion, je renvoie au résumé donné en introduction. En étant très bref, je dirai que, si la procédure typologique reste utile pour élaborer des tris grossiers, elle ne peut en rien prétendre exprimer la totalité ni la complexité des objets qu'elle étudie. Utilisée pour la connaissance, elle aide à une approche de cette réalité. Mise en pratique dans la production d'habitat, elle tend à fabriquer une homogénéité ignorante de différenciations essentielles.

A travers toutes ces questions, je pense inmanquablement aux débats soulevés aujourd'hui parmi les acteurs de la production du logement (maîtres d'ouvrages, architectes, administration) sur la définition de l'espace du logement et son rapport aux modes de vie. On sait qu'elle fait à la fois l'objet de programmes de recherche (programme "Conception et usage de l'habitat" du MEL) et de concours (PAN Logement, Europan). Depuis un certain temps déjà, l'effondrement du fonctionnalisme typifiant des années 60 avait ouvert d'autres alternatives. Les deux versions les plus récentes pourraient en être la "diversité" d'Alain Sarfati (REX LOBAU) et la "surface" de Jean Nouvel et Pierre Soria (REX SAINT OUEN). La première serait une adaptation souple à l'individualisation de la demande sociale, la seconde la banalisation de cette demande et la résolution de ses particularismes par la libération d'un grand espace. Enfin, hors de nos frontières, et pour traduire la complexité du débat, on pourrait citer l'abstraction typologique d'Aldo Rossi et l'opposer à la haine de la répétition affirmée par Lucien Kroll (50). A ce dernier, un architecte du Tiers Monde, l'égyptien Hassan Fathy, ne donnerait pas tort: "Aujourd'hui, l'architecte est un répétiteur: il dessine un logement, puis le reproduit à mille, deux mille, trois mille exemplaires, voire davantage. La science nous apprend qu'il n'y a pas au monde, deux individus semblables, mais on veut "loger tout le monde à la même enseigne". L'architecte doit refuser cela; on ne doit jamais faire deux fois la même maison." (51)

Nantes, 28 XII 1988 / 5 I 1989

NOTES

(1) Daniel Pinson : "Du logement pour tous aux maisons en tous genres", Collection Recherches, Plan Construction et Architecture, MEL, Paris, 1987 (dans le cadre d'une recherche menée au sein du LERSCO-UA CNRS 889 avec P. Delassalle, J. Deniot, Cl. Leneveu et J. Réault) et Daniel Pinson, Mohammed Zakrani : "Maroc : l'espace centré et le passage de la maison médinale à l'immeuble urbain", in "Les cahiers de la recherche architecturale", n° 20/21, 3e et 4e trimestres 1987, Editions Parenthèses, Marseille, et "L'adaptation d'un système d'habitat composite: le lotissement économique au Maroc" in (sous la direction de) Nicole Haumont

- et Alain Marie : "Politiques et pratiques urbaines dans les pays en voie de développement", Editions L'Harmattan, Paris, 1987.
- (2) Emile Dürkheim et Marcel Mauss : "De quelques formes de classification", Année sociologique, 6, (1903) in Marcel Mauss : "Essais de sociologie", Editions de Minuit, Paris, 1968 et 1969.
- (3) Philippe Panerai : "Typologies" in "Eléments d'analyse urbaine", Editions AAM, Bruxelles, 1980.
- (4) Emile Dürkheim : "Les règles de la méthode sociologique", 1895, réédition PUF, Paris, 1937.
- (5) E. Dürkheim, op. cit., pp. 76-88.
- (6) Edgar Morin : "La méthode, 2", Editions du seuil, Paris, 1980, p. 143.
- (7) Claude Levi-Strauss : "La pensée sauvage", Librairie Plon, Paris, 1962.
- (8) Ilya Prigogine et Isabelle Stengers : "La nouvelle alliance", Editions Gallimard, Paris, 1979, p. 18.
- (9) I. Prigogine et I. Stengers, op. cit., p. 100.
- (10) I. Prigogine et I. Stengers, op. cit., p. 273.
- (11) E. Dürkheim et M. Mauss, op. cit., p. 223.
- (12) E. Morin, op. cit., p. 152.
- (13) E. Morin, op. cit., p. 151.
- (14) Jean Louis Cohen : "Le détour par l'Italie" in "Esprit", n° 12, Décembre 1985.
- (16) Aldo Rossi : "L'architecture de la ville" (1966), Edition française l'équerre, Paris, 1981.
- (17) Christian Devillers : "Typologie de l'habitat et morphologie urbaine" in "L'architecture d'aujourd'hui", n°174, Juillet aout 1974.
- (18) E. Dürkheim, op. cit., pp. 3-14.
- (19) A. Rossi, op. cit., p. 21.
- (20) A. Rossi, op. cit., p. 22.
- (21) A. Rossi, op. cit., p. 43.
- (22) A. Rossi, op. cit., p. 35.
- (23) I. Prigogine et I. Stengers, op. cit., p. 42.
- (24) A. Rossi, op. cit., p. 223.
- (25) Tout ce qu'a fait à ce sujet le Musée des Arts et Traditions Populaires trouverait complètement sa place dans notre réflexion sur le type: elle est aussi la sienne depuis bien longtemps à propos de l'architecture rurale.
- (26) A. Rossi, op. cit., p. 35.
- (27) A. Rossi, op. cit., p. 27.
- (28) A. Rossi, op. cit., p. 232.
- (29) Voir à ce propos Chombard de Lauwe et alii : "Famille et Habitations", Editions du CNRS, Paris, 1959/1960, en particulier le tome 2.
- (30) Bernard Huet: "L'architecture contre la ville" in AMC n° 14, Décembre 1986. (31) A. Rossi, op. cit., p. 25.
- (32) Monique Eleb-Vidal et Anne Debarre-Blanchard : "Architecture domestique et mentalités", In Extenso (Ecole d'architecture Paris-Villemin), n° 2 (1984) et n°5 (1984/1985).
- (33) Françoise Choay : "La règle et le modèle", Editions du Seuil, Paris, 1980, pp. 101 et 102.
- (34) Le Muet : "Manière de bien bâtir pour toutes sortes de personnes" (1623), réédition Pandora présentée par Claude Mignot, Paris, 1981.
- (35) Viollet Le Duc : "Entretiens sur l'architecture" (1863), réédition Mardaga, Bruxelles, 1977, 17ème entretien, p. 266.
- (36) Jean Taricat et Martine Villars : "Le logement à bon marché, chronique, Paris, 1850-1930, Editions Apogée, Paris, 1982.
- (37) Lion Murard et Patrick Zylberman : "Esthétique du taylorisme" in "Paris/Berlin, catalogue d'exposition, Centre G. Pompidou, Paris, 1978,

pp. 384-390.

- (38) Françoise Choay : "L'urbanisme, utopies et réalités", Editions du Seuil, Paris, 1965.
- (39) Anatole Kopp : "Ville et révolution", Editions Anthropos, Paris, 1967.
- (40) Georges Balandier : "Le détour", Editions Fayard, Paris, 1985, p. 236.
- (41) H. et M.G. Raymond, A. et N. Haumont : "L'habitat pavillonnaire", CRU, Paris, 1964.
- (42) Philippe Boudon : "Pessac de Le Corbusier", Editions Dunod, Paris, 1969.
- (43) G. Balandier, op. cit., p. 9.
- (44) Colette Pétonnet : "Espace, distance et dimension dans une société musulmane" in "L'homme", n° XII, 1972.
- (45) John F. C. Turner : "Le logement est votre affaire" (1976), Edition française Le Seuil, Paris, 1979, pp. 69...
- (46) Henri Raymond : "L'architecture, les aventures spatiales de la raison", Editions du CCI, Centre G. Pompidou, 1985.
- (47) Claude Levi-Strauss : "Le regard éloigné", Librairie Plon, 1983, p. 47.
- (48) Françoise Paul-Lévy et Marion Segaud : "Anthropologie de l'espace", Editions du CCI, Centre G. Pompidou, 1984.
- (49) Paul Yonnet : "Jeux, modes et masses", Editions Gallimard, Paris, 1985, p. 378.
- (50) "Entretien avec Lucien Kroll" in "Techniques et Architecture", n°360, Juin-Juillet 1985.
- (51) "Hassan Fathy, architecte du peuple" in "Le Monde", 4 Janvier 1981.